Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 16 (1986)
Heft: 9

Rubrik: Le temps qui passe : et alors, cette retraite?...

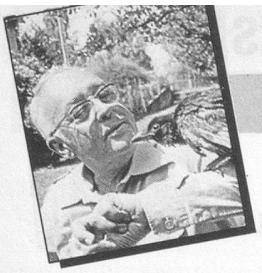
Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



Edouard Gros

Et alors, cette retraite?...

Une vie de labeur, oh! pardon, de dur labeur, passée au bureau, à l'atelier, au chantier, ou même (tout arrive) en clef de fa, affublée d'une casquette de chef de gare, d'un smoking, d'une salopette, cette vie de dur labeur, donc, a droit à ce repos «bien mérité» qu'on appelle, chez nous,

la retraite...

...ce moment tant attendu des uns et tant redouté des autres! Dans la catégorie «retraite bienvenue», citons le vieux camarade auquel on demande prudemment: «Dis donc, combien te reste-t-il à tirer?» Et qui, sans la moindre hésitation, répond: «7 mois, 2 semaines et 3 jours!» C'est presque à regret qu'il fera grâce des minutes et des secondes! De celui-là on peut admettre que canne, moulinet, fil et mouches artificielles, tout est fin prêt pour la pêche, alors même que le prix du permis est augmenté en proportion inverse des prises autorisées. Cette retraite-là s'annonce joyeuse, heureuse et sera sans doute partagée entre la maison - secondaire - pas - trop - chère - d'Espagne, les morilles du printemps, les bolets d'automne et... (à part la pêche donc) le jass bienvenu des soirées pluvieuses. De plus elle durera assez longtemps pour faire trembler les bases de notre sécurité sociale. Du moins c'est ce que l'on serait en droit de croire, de penser ou d'espérer. Mais voilà! Quelques mois ont passé! De loin vous croyez reconnaître une silhouette qui se dessine sur fond de chantier. C'est bel et bien notre homme qui regarde les autres travailler! Il vous semble plutôt triste et négligé. Vous l'interpellez: «Salut, vieux frère! Comment va?» A votre stupéfaction, un fleuve de plaintes s'échappe des lèvres chagrines de celui qui semble avoir perdu toute mémoire.

«Sais-tu qu'on m'a foutu à la retraite le jour exact de mes 65 ans? La boîte n'a même pas eu la pudeur de cacher sa hâte à engager plus jeune que moi alors que, n'est-ce pas, malgré mon âge, je faisais la pige à n'importe lequel de ces jeunes blancs-becs prétentieux, flemmards et sans expérience!»

Aïe! Aïe! Voilà qui devenait bien clair! Notre homme avait tout oublié! La pêche, le jass, les champignons, l'Espagne et même ses origines. Oui! Ses origines, car il est suisse et nous, les Suisses, le travail, on aime! A en crever! D'ailleurs, ça ne rate pas! Quelques mois passent, vous ouvrez la «Feuille d'Avis» (je n'ai pas dit «24 Heures») et pan! ça y est: **Le travail fut sa vie.**

Quant aux autres, les stakhanovistes pour lesquels la retraite est un cauchemar à mettre résolument de côté, constatons simplement que ces vrais Suisses-là s'en tirent plutôt bien. Longtemps avant le moment fatidique, ils auront exploré toutes les possibilités de rempiler ou de se recycler et vous les retrouverez un peu partout, sauf, peut-être, aux commandes d'un avion Swissair. Ils aiment beaucoup le travail, mais l'argent tout autant, et c'est d'eux que, très curieusement, on dit qu'ils en mettent assez de côté pour en avoir beaucoup devant eux. C'est aussi par leur faute que nos statisticiens (ces as de la désinformation qui savent si bien faire dire aux chiffres n'importe quoi, sauf la vérité) propageront dans le monde entier l'idée que le retraité suisse nage dans sa piscine privée, pavée d'or fin. De plus, non pas grâce, mais à cause des progrès fabuleux de la médecine, ils deviendront de plus en plus vieux, au grand dam de notre nationale AVS, laquelle, c'est bien connu, doit d'ores et déjà passer au scanner des grands initiés.

Soyons assurés que ces aînés-là (c'est mal vu de dire ces vieux-là!) refuseront avec indignation le fauteuil du Conseil d'Etat, au grand bénéfice de l'écoulement des vins indigènes, du Villeneuve notamment, réputé si diurétique. Quand, enfin, ils voudront bien rendre les armes, debout, s.v.p., l'épitaphe «Le travail fut sa vie» sera bien superflue puisqu'il n'y aura plus personne pour la lire.

Passons, si vous le voulez bien, des Suisses «pour» et des Suisses «contre», au retraité vaudois, lequel, selon l'ami Gilles, n'est ni pour ni contre, bien au contraire. Il a peut-être hérité d'un lopin de terre qu'il cultive en connaisseur puisque le père ou le grand-père était agriculteur. (Après «vieux», voilà que c'est «paysan» qu'il ne faut pas dire, allez donc savoir pourquoi!) Sa cave bien garnie est hospitalière. Il aura peut-être quelques mots avec les responsables de la Protection civile en prétendant que son carnotzet fait parfaitement l'affaire et que, de toute façon, c'est aujourd'hui déjà son refuge privilégié en toutes circonstances. C'est ainsi qu'il fait un peu d'arthrose et ne devrait pas trop jouer de ce tire-bouchon pour lequel sa femme, prévenante, trouve tous les jours une autre cachette. Mais on n'est pas vaudois pour des prunes et notre rusé compère, bien que simple appointé fusilier, a toujours sur lui son couteau suisse d'officier, le seul (c'est trop injuste) à être muni de cet indispensable accessoire.

Si, par hasard, le lopin de notre retraité vaudois est situé tout au bord du plus beau dépotoir du monde, ou, si vous préférez, au bord de que ce que l'on appelait, jadis, le bleu Léman, le promeneur qui passerait par là n'aurait que trop tendance à imaginer que c'est là le paradis.

En vérité, ce n'est pas si simple que cela! Le malheureux «privilégié» devra, de toute urgence, apprendre à répondre aux innombrables ignorants, curieux ou jaloux qui l'accableront de questions idiotes! — Vous habitez là? Toute l'année... même en hiver? N'est-ce pas terriblement humide? N'êtes-vous pas perclus de rhumatismes? Les odeurs du lac et les moustiques en été? Le bruit des vagues en hiver? Doux Jésus! Comment faire pour rester poli? Comment ne pas profiter de cette proximité pour y expédier l'incorrigible bavard et lui demander ensuite si l'eau est vraiment aussi humide qu'il le prétend? C'est là un des aspects de la question. Viennent les problèmes saisonniers.

L'hiver d'abord. Contrairement à ce que croient les gens bien intentionnés, c'est, à coup sûr, la saison la plus favorable et, surtout, la plus paisible pour notre riverain-vaudois-retraité. Par temps de neige, de gel, de brouillard ou de pluie, les importuns se font rares et seuls les amis, les vrais, bravent les frimas pour partager le verre de l'amitié.

C'est au printemps que tout se gâte. Dès les premiers rayons de soleil, après la saison de ski mais avant les baignades, la voile ou les autoroutes, il faut bien prendre un peu d'air et voilà que les rives du bleu (enfin plus tellement) Léman deviennent le but de

promenade de tout ce qui peut bouger. Seule parade possible, se barricader derrière les volets soigneusement clos de ces villas qui se nomment Sam Suffy, Le Rebat, La Mouette ou encore (comble de subtilité) L'Abri Côtier, et rester totalement sourd aux hou! hou! y a-t-il quelqu'un? De plus, un solide dogue danois, amateur de chair fraîche, sera de grande utilité.
Vient l'été! La ruée des vacanciers vers les plages de sable blond laissera quelque répit à notre riverain, lequel, bien entendu, n'est pas assez sot pour aller s'encolonner sur les autoroutes du Soleil. Oh! Il aura bien, de temps à autre, quelques menus ennuis! Il ne reste plus, par exemple, que quelques mètres de gazon (ou d'herbe) à tondre. Il fait très chaud et l'orage gronde. C'est le moment que choisira une vague et lointaine connaissance, la seule restée au pays, pour jouer au: «Coucou, nous voilà!» Il faudra tout lâcher, remiser la tondeuse avant l'orage, aller s'éponger et se doucher de toute urgence, sourire et descendre à la cave pour servir le coup de petit blanc bien frais. Ultime malchance! Ce n'est pas le petit blanc qui convient, mais plutôt une méchante tasse de thé, pas trop fort et pas trop chaud, s.v.p.! Arrivés vers 16 h, ils ne veulent surtout pas «déranger», mais, à 20 h, ils sont encore là, vous ont fait louper les nouvelles de la télé, le polar de Lino Ventura et ont vidé le frigo de tout ce qui est comestible.
Restent les amis. Les vieux, les vrais. De ceux-là, rien à craindre. Ils connaissent les heures décentes de la maison, celles où la soif se fait lancinante tandis que l'œil soupçonneux de l'épouse est en état d'alerte. Pas de discours inutiles entre vieux époux. Elle a déjà compris que vous caressez votre couteau d'officier tout en redoutant d'attirer son attention (ça fait un bruit du diable, ces sacrés bouchons). Voilà le moment que savent choisir les vieux amis, les vrais, pour vous tirer d'embarras et voler à votre secours. L'épouse, résignée, n'aura plus qu'à aller quérir les Bretzelis.

Conclusion

Il ne se passe pas un seul jour sans que les journaux et revues, spécialisés ou pas, abreuvent le malheureux retraité de conseils ou d'études sur ses états d'âme. A l'instar de la guerre qui est chose trop sérieuse pour être confiée aux militaires, la retraite est chose tout aussi sérieuse pour que le soin d'en parler soit confié à un retraité.

E. G.

Déception

RENÉE BURNAND

Après quelques années d'absence, je me retrouve au pays: ma petite ville ne me semble guère changée: je lui en sais gré.
Au premier matin, munie de diverses factures demeurées en suspens, je me rends au bureau de poste du quartier; chemin faisant, je l'imagine, tel que je l'ai toujours connu et aimé, dès ma plus tendre enfance: l'immeuble est vétuste, d'un gris jaunâtre, écaillé mais agréable à l'œil comme un vieillard au sourire édenté mais chaleureux. La porte est en bois jaune dans sa partie inférieure; un épais croisillon de fer forgé protège la vitre de la moitié supérieure. Je me revois, toute petite fille, m'appuyant de tout mon poids contre le lourd battant qui, lentement, s'ouvrait. Alors, me retournant après avoir pénétré dans l'immeuble, j'obéissais, fascinée, aux ordres inscrits sur une plaque émaillée clouée au bois: «Ne fermez pas la porte: le ferme-porte s'en chargera.» Il s'en chargeait, en effet, et, dans un bruit mou, le loquet reprenait sa place.
Le bureau lui-même sentait le renfermé et l'encre noire (par opposition à l'encre bleue de ma mère, plus délicatement parfumée). Le sol était en bois dur, incrusté de vieilles taches. Une énorme caisse à papier m'attirait, réservant toujours à ma main fouineuse des surprises, formulaires de chèques non employés, gracieux copeaux de crayons, papiers collants blancs, déchets des pages de timbres, que je gardais pour jouer. Ma récolte terminée, je rejoignais ma mère au guichet et, me haussant sur la pointe des pieds, j'apercevais alors le maître des lieux, le postier.
C'était un homme âgé. Son crâne rose émergeait comme un pouding aux fruits d'une garniture de crème Chantilly. Il avait le visage ridé et souriant, et des yeux du bleu de ceux de ma poupée. Sa longue oreille molle supportait un porte-plume noir au bec agressif, et la poche de poitrine de sa blouse grise était décorée d'une belle rangée de crayons bien taillés. Lorsqu'il m'apercevait, dépassant à peine le rebord de bois, il me demandait:
«As-tu un chèque à remplir, aujourd'hui?»
Moi, comme toujours après mes recherches dans la caisse à ordures: «Oh! oui!»
Alors il sortait de sa poche un long crayon, me le tendait; ravie, je griffonnais des signes informes sur mon papier vert, le lui remettais fièrement; sérieux, il le tamponnait plusieurs fois.
Le bureau était toujours calme; il donnait l'impression d'un îlot préservé parfaitement des bruits de la rue. Les gens qui y venaient bavardaient volontiers entre eux ou avec l'employé, mais jamais je n'y entendis d'éclats de voix.
Les jours de pluie, j'allongeais de mon doigt les petits ruisseaux qui s'échappaient des parapluies posés dans un coin. J'aimais l'odeur chaude et humaine qui se dégageait des clients, comme j'aimais suivre les traces des gouttes qui dégoulinaient le long des vitres...
Tout en rêvant, j'atteins l'endroit, m'arrête, sidérée: où est la vieille maison?
Un gigantesque immeuble, couleur de beurre rance, se dresse devant moi; les fenêtres du rez-de-chaussée sont zébrées de barreaux sévères; deux panneaux de verre s'écartent automatiquement à mon arrivée. Le sol, très mou à mon pied, doit être de caoutchouc.
Il est d'un noir strict, en tout cas.
Derrière trois guichets, trois employés en blouse blanche me regardent, distraits. Une odeur de peinture flotte encore dans l'air. Les vieux porte-plume d'antan sont remplacés par des stylos à bille enchaînés. Une corbeille à papier de plastique gris se réfugie dans un coin. Tout est neuf, tout est net, tout m'est triste.
C'est le bureau de poste de mon quartier.

R.-B.

– ... on m'avait prédit une grande carrière...!
(Dessin de Hervé-Cosmopress)